

## Le mystère de l'Archamp

Cette étude<sup>1</sup> s'entend comme un sondage dans l'énigme globale d'un texte médiéval particulièrement problématique le *Willame* ou *Chanson de Guillaume*, aujourd'hui au British Museum après avoir appartenu à Sir Henry Hope Edwardes et à George Dunn: texte si malmené par la tradition scriptique qu'on peut le présenter comme un montage de lambeaux d'origine incertaine, peut-être reconstruction d'un poème précédemment 'éclaté'.

Le fait le plus net qui permet de parler de montage, est la disparité des deux ensembles narratifs, que nous appellerons après J. Wathelet-Willem G1 et G2 et dont on sait qu'ils sont centrés différemment selon la topologie et la narrativité. A une épopée balançant ses lieux entre Barcelone et l'Archamp-sur-mer succède une épopée rhodanienne (Orange) et d'Empire (Laon), qui ne retrouve l'Archamp que pour son dernier épisode. Parallèlement, un poème de «Guillaume et ses neveux» est prolongé d'un «Rainouart au tinel». La soudure est apparente. Suchier l'avait trouvée au v. 1980: *ore out vencu sa bataille Willame*<sup>2</sup>, ce qui lui permettait de poser l'existence de deux œuvres distinctes. Nous la reconnaissons plus large. La cicatrice laissée par l'arrangement textuel comporte un débordement de cette limite du v. 1980: les victoires de Guillaume se prolongent de la conclusion de la mort de Vivien. Elle comporte aussi une nécessaire préparation: l'épisode d'Aldarufe, détaché à la fois des batailles antérieures sur l'Archamp et des batailles sous Orange, permet le glissement géographique d'ouest en est.

Pour nous, qui prenons ainsi une position dialectiquement troisième dans le débat sur l'unité et la dualité de la Chanson, il y a bien unité, puisque la réfection rhapsodique est évidente: c'est une unité de second temps. Mais il y a aussi dualité: la

<sup>1</sup> Elle provient d'une recherche générale, prête pour la publication sous le titre *L'Épopée de la Frontière. Essai sur la chanson de geste*.

<sup>2</sup> H. Suchier, *La chanson de Guillaume, französiches Volksepos des XI Jahrhunderts, Kritisch Ausgeben*, Halle-1911.



réfection a cousu deux œuvres qui n'ont pas grand chose à voir l'une avec l'autre, sauf le personnage de Guillaume<sup>3</sup>.

Notre première proposition méthodologique est en conséquence de considérer à part G1 et G2, si l'on veut atteindre, par dessous la strate de réfection représentée par le manuscrit du British Museum, l'épaisseur du travail textuel. Nous choisissons de parler ici du G1, quitte à revenir à son 'jumeau siamois' quand il sera nécessaire à la démonstration.

Dans le G1, le fouillis d'énigmes philologiques-linguistiques, prosodiques, onomastiques, thématiques, narratives que pose ce texte extraordinairement 'mauvais', a pour point central de plus grande obscurité un problème de lieu: qu'est-ce que cet Archamp-sur-mer où se déroulent les combats, champ clos hallucinant de la mort, de la soif, du désespoir? La sonde est jetée en cette direction.

#### *Entre «Bire» et «Imphe»: ce que dit le Roland*

Une remarque préliminaire concerne non le *Willame*, mais le *Roland* d'Oxford, texte au contraire d'une admirable solidité et d'une forme visiblement non lacérée. Le manuscrit dans sa dernière laisse apporte sur les combats contre les Sarrasins que la mémoire européenne (mémoire d'Empire, dirons-nous) a mis au compte des Carolingiens une précision de la plus haute importance. On se souvient qu'une fois gagnée la bataille de Saragosse, qui venge Roncevaux, Charlemagne se voit confier par Saint Gabriel une autre mission:

Carles, sumun les oz de tun emp[ir]e!  
Par force iras en la terre de Bire,  
Reis Vivien si succurras en Imphe  
a la cité que païens unt assise:  
li chrestien te rèceimet e crient.

L'identification de *Bire* et *Imphe* n'est sans doute pas aussi difficile qu'il y paraît de premier abord. Elle s'éclaire d'une visée générale sur la toponymie des textes épiques médiévaux, qui ne

<sup>3</sup> Avec des arguments particuliers, nous retrouvons ainsi à peu près l'opinion de Carl Appel, «Zur chançon de Willelme», *ZRPh* 42 (1922): 426-7 et de Hugh Allison Smith, «The composition of the *Chançon de Willame*, *RR* 4 (1913): 84-111, 149-65.

saurait selon nous être *insignifiante*. Quand un toponyme est obscur en une chanson de geste, gageons qu'il ne l'est que parce que nous l'expliquons trop anecdotiquement, hors d'une désignation large des espaces de l'action. Nous en perdons la valeur symbolique.

Ici, l'on pourrait suivre Hofmann qui en 1883 suggérait que *Bire* était la Berre, ruisseau qui traverse les Corbières. On ne peut rien accorder par contre au texte danois, qu'allèguent Steitz et Aebischer, et qui propose la *Lybie*. Mais il vaut mieux tenir compte d'une vraisemblance et d'une logique de représentation topologique vaste. Entre Roncevaux et Saragosse a été dessiné l'espace d'une épopée pyrénéenne d'ouest. Saint Gabriel propose à Charles une épopée d'est: celle où il ne sera pas, remplacé par son neveu Guillaume, de ce fait même exclu du texte occidental (on sait qu'il était dans la liste primitive de la *Nota Emilianense*); celle que le nom de *Vivien* permet d'identifier avec certitude. Le *Willame* l'ouvre, elle se développe dans tout le cycle des «Narbonnais».

*Bire* ne nous semble rien d'autre dans ces conditions que *Bize*. Le traitement /r/ du /z/ intervocalique, entraînant une permutableté foisonnante, est un trait de l'occitan méditerranéen, zone languedocienne et zone provençale rhodanienne, qui se confirme entre XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles<sup>4</sup>. Il est fréquent en toponymie. Il explique que \**Balazūcu* donne *Balaruc*.

La terre de *Bire* est la basse vallée de l'Aude et de ses derniers affluents. C'est une plaine entre la chute des Corbières sur Bizanet et le verrou du Minervoïs, auquel s'appuie *Bize*. Ses vingt kilomètres de large ont joué un rôle éminent dans la lutte contre les Musulmans. C'est là, sur l'Orbiel plutôt que sur l'Orbieu<sup>5</sup> qu'à la bataille dite de Villedaigne, en 795, le calife de Cordoue Hišām I mit en déroute l'armée franque du comte Wilhelm, notre *Guillaume* (ou *Willame*), *Guilhe(l)m* en occitan.

La terre de *Bize* est effectivement le lieu où se joua à la fois le sort du port-capitale de Narbonne et celui de toute la Septimanie, on pourrait même dire de toute l'Europe sud-occidentale. Elle commande le couloir côtier qui va jusqu'au Rhône et le passage vers l'Aquitaine.

*Imphe* a été diversement interprété. Il nous semble que Hofmann avait bien vu. Sous *en Imphe* se cache le nom de la ville

<sup>4</sup> Ronjat, *Grammaire Istorique des Parlers Provençaux Modernes*, I, 142.

<sup>5</sup> Cf. E. Griffe, «La razzia sarrasine de 795», *Annales du Midi* 53 (1941): 225-36.

de Nîmes. Trois étages, pensons-nous, au décodage. D'abord la graphie *ph* savante qui suggère l'évidence de mécoupe: *a Nimphe*, pour restituer *Nympha*. Ensuite, le sens second de *Nympha* (il y a un *Nymphée* à Nîmes) qui occulte de référence antique le toponyme. Enfin le nom de *Némausus*, accentué à la gauloise et traité par syncope, qui donne la forme officielle en occitan médiéval: *Nemse*<sup>6</sup>.

S'il est vrai que *en Imphe* recouvre «à Nîmes», est ici désigné l'autre lieu principal de la stratégie traversant la Septimanie: la ville forte des Arènes, qui commande l'entrée de la vallée du Rhône. En 725 l'émir 'Anbasa ibn Suḥayn al Kalbī prit Nîmes comme tremplin pour son audacieuse expédition qui aboutit au sac d'Autun.

Bize et Nîmes font couple: elles identifient les deux portes de la Septimanie, les deux trouées offertes en Europe franque à l'envahisseur hispanique. Elles balisent l'espace de la geste narbonnaise.

Dans le *Roland* d'Oxford, Charles refuse cette geste. La distribution se fait ainsi entre les deux épopées: celle d'ouest dont Charles est le héros, avec Roland; celle d'est, de Guillaume et de ses neveux. Dans d'autres formes du thème rolandien, Charles par contre ira prendre Narbonne (cf. le manuscrit V4). Par la terre, jamais par la mer. En traversant les Corbières par cet axe de la *Marche* que les Francs construisirent après lui: la *Strata francisca*, qui part de Barcelone et débouche à Bizanet.

### *Situation de l'Archamp*

Or l'*Archamp* est *sur mer*. Raison péremptoire pour qu'on n'ait jamais rapproché le message de Saint Gabriel à Charles, qui termine le *Roland* d'Oxford<sup>7</sup>, du texte du *Willame*. De ce fait même

<sup>6</sup> Cf. notre article «Le nom de la ville de Nîmes», *Actes du I<sup>er</sup> congrès de langue et littérature du Midi del France* (1955). Il y a deux problèmes de phonétique historique dans ce toponyme: la dualité *Nemse/Nimes* (traitement par apocope du français et de l'occitan moderne); la dualité *e/i* qui renvoie à une indécision celtique plutôt qu'à une influence prétendue de *nimis* latin. \**Nimphe* est accidentellement un croisement de *Nemse* et *Nimes*.

<sup>7</sup> Pour Horrent (*La Chanson de Roland dans les littératures française et espagnole au Moyen Age*, Paris 1961, p. 205) cette laisse est apocryphe. Pour nous, elle est hors du compte de la *Carole* que nous découvrons dans le texte d'Oxford («Le 'secret' de la formule de composition épique», *RLR* 91 (1987). Comme le prouve la mention de *Tuoldus*, auteur de la *Geste* (c'est-à-dire d'un texte latin

toute démonstration localisatrice décroche *a principio* l'Archamp de Narbonne.

Mais le texte du G1 ne le décrochait-il pas déjà? Tout tient aux vers 14 et 15: *amund Girunde en est venu par force | entred que si mal descunorted*. Un toponyme obscur *Girunde*; un toponyme absent après *entred*. Le mérite revient à R. Lejeune d'avoir suspecté en ce lieu textuel comme en d'autres une «volonté délibérée de modifier un modèle parfois gênant»<sup>8</sup>.

Il est facile de voir la trace de la «volonté délibérée» dans le biffage de trois syllabes, dont une atone finale, dans le vers 9. *Narbonne* conviendrait à cette place. Le parallélisme serait parfait entre les hémistiches: *amund Girunde . . . , \*entred Narbonne . . .* Mais *Narbonne* n'est qu'une hypothèse.

*Girunde* renvoie à deux toponymes essentiels, la Gironde et la ville de Gérone. Ils ont d'ailleurs le même étymon: un pré-indo-européen *quer-*, ibérisé en *ger-*, *gir-* et suffixé par *-unda*<sup>9</sup>. On sait que dans le poème, Guillaume revient d'une expédition à *Burdel sur Girunde*, où nous pouvons voir Bordeaux. Mais cette référence appartient-elle au tuf du poème ou à l'étape de correction?

Les partisans de *Gérone* en Catalogne (*Girona* en catalan, par traitement attendu du *-nd-* en *-n-*), sont obligés de faire un sort à *amund*. S'ils choisissent de comprendre «en amont de», ils cherchent un lieu typique (correspondant à la description de l'Archamp) au sud de la cité. A Terracher propose la plage de l'Argentona, à 4 kms de Mataró<sup>10</sup>. J. Wathelet-Willem, pensant que *amund* ne peut être préposition, lit *a Mont-Girunde*, et glose: «la ville de Catalogne se trouve effectivement bâtie sur un mont qui s'élève au milieu de la plaine côtière» (ce qui n'est pas vrai: Gérone est dans une cuvette intérieure)<sup>11</sup>.

Mais si l'on accepte qu'*amund* soit préposition, en parallélisme avec *entred* (occitan *entrò* 'jusque') et si l'on adopte notre principe d'une signification symbolique large des toponymes, *Girunde* peut être *Gérone* et le lieu en blanc après *entred* est un lieu stratégique

source du poème roman), c'est une laisse de méta-discours, où s'organise la matière épique.

<sup>8</sup> «Le camouflage de détails essentiels dans la *Chanson de Guillaume*», *CCM* 3 (1960): 42-58.

<sup>9</sup> Enric Moreu Rey, *Els nostres noms de lloc*, Mallorca 1982, p. 154.

<sup>10</sup> «Notes sur l'Archamp dans les chansons de geste sur Guillaume au Court-Nez», *Annales du Midi*, 22 (1910): 5-16.

<sup>11</sup> J. Wathelet-Willem, *Recherches sur la chanson de Guillaume*, 2 vol., Paris 1975, p. 610.

au moins aussi important qu'elle, qui fut enjeu principal de conquête franque et de construction de la *Marca Hispanica*. Narbonne convient pour le sens comme pour le compte syllabique.

Cette hypothèse admise, l'Archamp est à situer près de Narbonne. Tout devient alors lumineux, sous le camouflage textuel percé à jour.

L'Archamp est un site étiré. Il a quinze lieues où fut *desert li regnés* (v. 705): on l'apprend en suivant Girart qui gagne Barcelone. Or il y a soixante kilomètres de plage (déserte jusqu'à une date récente) entre le grau de la Nouvelle, entrée sud dans le système portuaire de Narbonne, et la côte rocheuse au sud du Tech. Le compte y est.

Girart marche au clair de lune. Il laisse derrière lui *l'ewe salse qui ert tries lui en mer*. Le texte dit qu'il ne trouve *ne duit ne gué*. Va pour *duit*, qui désigne un ruisseau: il n'y en a pas. Mais le chevalier doit bien traverser l'Agly, la Têt et le Tech. A *gué*. Cependant à l'endroit où il les aborde, leurs eaux s'étaient dans les sables de charriage et dans l'eau *salée*. Le problème de Girart, dans ce poème de la soif, est l'eau potable, l'eau douce, qu'il trouverait dans une vraie rivière<sup>12</sup>.

Après cette marche sur le sable, Girart rencontre *la plaine, les granz vals, les bels tertres*. Il oblique vers l'intérieur, passe en Ampourdan par les Albères.

Mais un autre toponyme résiste à notre interprétation: celui de *Bourges* dont Tedbald est comte. Il résiste en vérité aussi bien à l'interprétation qui met l'Archamp à Gérone qu'à celle qui atteste *Burdel*. Il introduit cet illogisme scandaleux pour le moindre bon sens, de placer en Berry un Seigneur capable d'intervenir sans délais sur la mer. Le raccourci épique a des limites, ici franchies: *s'en issid de sa cité ... en l'Archamp quistrent le païen Deramed* (v. 144-6).

Au lieu de nous engouffrer dans ce nom-piège<sup>13</sup>, ne pourrions-

<sup>12</sup> Il n'est pas sûr que *gué* soit totalement dépendant de l'étymon *vadu*. Il peut être influence par l'arabe *oued*, que nous croyons reconnaître dans le toponyme du *Roland*, *Balaguéd*, où nous voyons Bāb-al-Wād (pour des raisons de logique textuelle sur lesquelles nous ne nous étendrons pas ici, l'identification avec *Balaguer*, en Catalogne, que tous les éditeurs admettent, nous paraît impossible).

<sup>13</sup> Cf. F. Lot, «L'origine de Tibaud le tricheur», *Romania* 35 (1907): 168-89; J. Boussard, «L'origine des familles seigneuriales dans la région de la Loire moyenne», *CCM* 5 (1962), 303-11.

nous pas le suspecter? N'y aurait-il pas là un camouflage «en plein» comme l'absence de toponyme après *entred* était un camouflage «en vide».

*Bourges*, indépendamment de l'étymologie biturige et au genre morphologique près, recouvre assez bien le latin *Burgos*, l'occitan *Burcs*, pluriel qui désignait au Moyen-Âge le Bourg de Narbonne. Car de part et d'autre de l'Aude navigable, la ville de Narbonne était double comme tant de cités occitanes (Carcassonne et Toulouse par exemple). Il y avait la Cité et le Bourg, organisés distinctement.

Suivons les traces textuelles d'une localisation du domaine de Tedbald ailleurs qu'à Bourges. Un messenger lui dit que Deramed est *en votre tere* (v. 41). L'Archamp maritime est donc dans sa mouvance immédiate. Ce que confirme le mot de Tedbald lui-même: *dis e uit anz a ja, si sunt passé | que primes oi a baillis cest cunté* (106-7). Vivien ajoute que Tedbald est *mult honoré | del meillurs homes de rivage de mer* (51-2).

Ne s'agirait-il pas du seigneur des «Bourgs»? Résidant sur la rive droite du fleuve, il se trouverait voir beaucoup mieux que les gens de la cité ce qui se passe au bout voisin de l'Étang. Des troupes débarquées dans l'anse de la Galère sont sous ses murs.

Cette réflexion nous entraîne à parler du port de Narbonne et de son complexe de bassins. La position stratégique au niveau des espaces européens, qu'occupe dès l'antiquité Narbonne, s'accompagne d'une très belle logique de site. La ville s'appuie à son sud-est sur la montagne calcaire de la Clape. Elle a immédiatement à son ouest les premières pentes des Corbières. Sous ses murs venait finir l'ensemble des étangs, bordé par les garrigues qui vont de Puech-Loubat à Berrière.

Les bateaux de haute mer pouvaient entrer dans cet ensemble par les trois *graus*: *Grazel* ou grau de Gruissan, grau de la Vieille Nouvelle ou grau de Narbonne, et grau de la Nouvelle<sup>14</sup>. Ils débarquaient leurs marchandises au port satellite de la Nautique, ou bien le transbordement se faisait à hauteur de l'île de l'Aute. Un canal avait été tracé avec le lit de l'Aude, qui se terminait au bout de l'Ardillon, langue de terre divisant les étangs. Des bateaux à fond plat remontaient donc les marchandises jusqu'au port intérieur, sur le fleuve, entre Cité et Bourg. Aujourd'hui, l'Aude

<sup>14</sup> *Nouvelle* est étymologiquement *navella* (labialisation du *a* sous l'influence de *-v-* subséquent).

au moins aussi important qu'elle, qui fut enjeu principal de conquête franque et de construction de la *Marca Hispanica*. Narbonne convient pour le sens comme pour le compte syllabique.

Cette hypothèse admise, l'Archamp est à situer près de Narbonne. Tout devient alors lumineux, sous le camouflage textuel percé à jour.

L'Archamp est un site étiré. Il a quinze lieues où *fut desert li regnés* (v. 705): on l'apprend en suivant Girart qui gagne Barcelone. Or il y a soixante kilomètres de plage (déserte jusqu'à une date récente) entre le grau de la Nouvelle, entrée sud dans le système portuaire de Narbonne, et la côte rocheuse au sud du Tech. Le compte y est.

Girart marche au clair de lune. Il laisse derrière lui *l'ewe salse qui ert tries lui en mer*. Le texte dit qu'il ne trouve *ne duit ne gué*. Va pour *duit*, qui désigne un ruisseau: il n'y en a pas. Mais le chevalier doit bien traverser l'Agly, la Têt et le Tech. A *gué*. Cependant à l'endroit où il les aborde, leurs eaux s'évalent dans les sables de charriage et dans l'eau *salée*. Le problème de Girart, dans ce poème de la soif, est l'eau potable, l'eau douce, qu'il trouverait dans une vraie rivière<sup>12</sup>.

Après cette marche sur le sable, Girart rencontre *la plaine, les granz vals, les bels tertres*. Il oblique vers l'intérieur, passe en Ampourdan par les Albères.

Mais un autre toponyme résiste à notre interprétation: celui de *Bourges* dont Tedbald est comte. Il résiste en vérité aussi bien à l'interprétation qui met l'Archamp à Gérone qu'à celle qui atteste *Burdel*. Il introduit cet illogisme scandaleux pour le moindre bon sens, de placer en Berry un Seigneur capable d'intervenir sans délais sur la mer. Le raccourci épique a des limites, ici franchies: *s'en issid de sa cité . . . en l'Archamp quistrent le païen Deramed* (v. 144-6).

Au lieu de nous engouffrer dans ce nom-piège<sup>13</sup>, ne pourrions-

<sup>12</sup> Il n'est pas sûr que *gué* soit totalement dépendant de l'étymon *vadu*. Il peut être influence par l'arabe *oued*, que nous croyons reconnaître dans le toponyme du *Roland*, *Balaguéd*, où nous voyons Bāb-al-Wād (pour des raisons de logique textuelle sur lesquelles nous ne nous étendrons pas ici, l'identification avec *Balaguer*, en Catalogne, que tous les éditeurs admettent, nous paraît impossible).

<sup>13</sup> Cf. F. Lot, «L'origine de Tibaud le tricheur», *Romania* 35 (1907): 168-89; J. Boussard, «L'origine des familles seigneuriales dans la région de la Loire moyenne», *CCM* 5 (1962), 303-11.



nous pas le suspecter? N'y aurait-il pas là un camouflage «en plein» comme l'absence de toponyme après *entred* était un camouflage «en vide».

*Bourges*, indépendamment de l'étymologie biturige et au genre morphologique près, recouvre assez bien le latin *Burgos*, l'occitan *Burcs*, pluriel qui désignait au Moyen-Age le Bourg de Narbonne. Car de part et d'autre de l'Aude navigable, la ville de Narbonne était double comme tant de cités occitanes (Carcassonne et Toulouse par exemple). Il y avait la Cité et le Bourg, organisés distinctement.

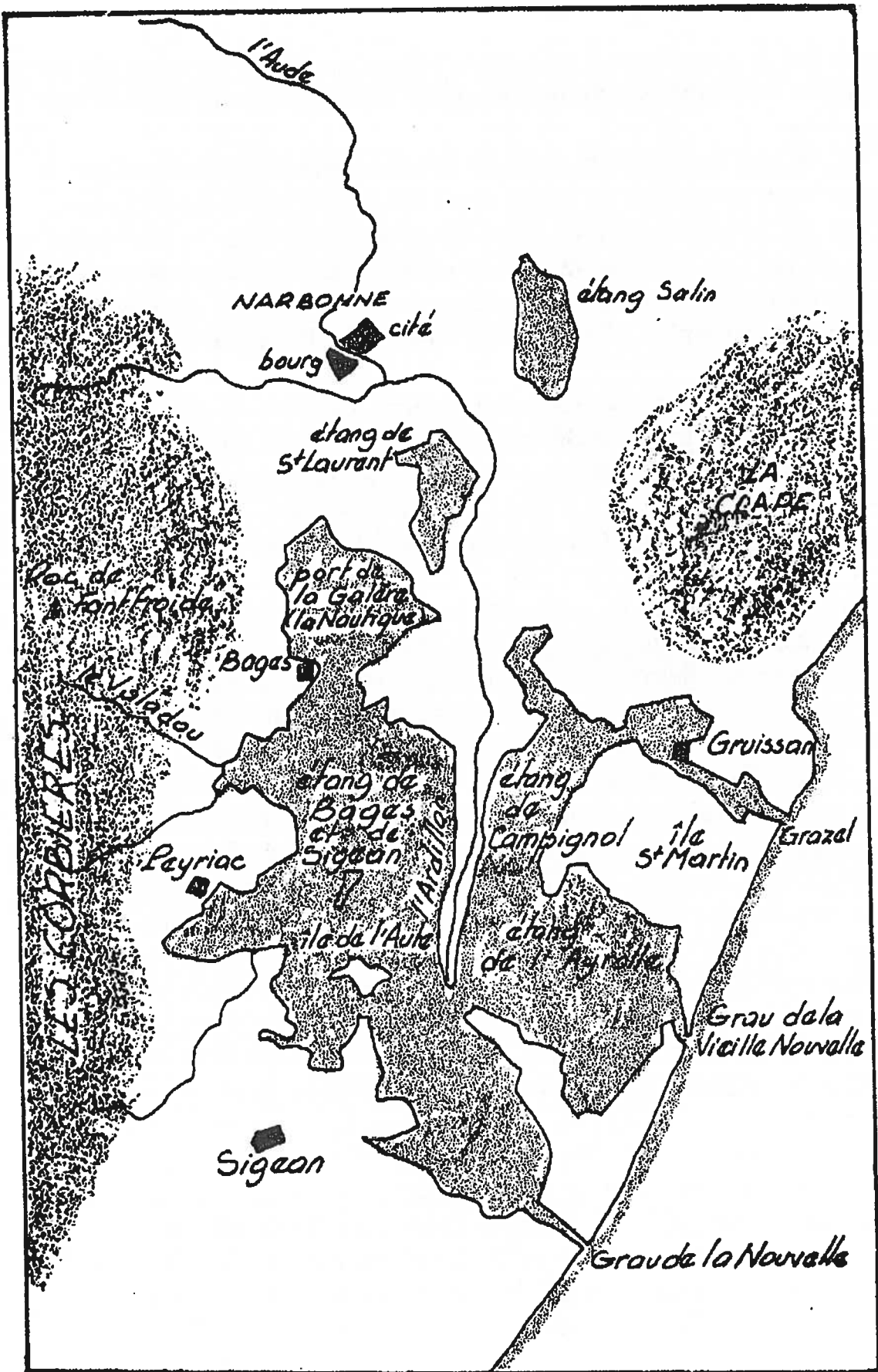
Suivons les traces textuelles d'une localisation du domaine de Tedbald ailleurs qu'à Bourges. Un messenger lui dit que Deramed est *en votre tere* (v. 41). L'Archamp maritime est donc dans sa mouvance immédiate. Ce que confirme le mot de Tedbald lui-même: *dis e uit anz a ja, si sunt passé | que primes oi a baillis cest cunté* (106-7). Vivien ajoute que Tedbald est *mult honoré | del meillurs homes de rivage de mer* (51-2).

Ne s'agirait-il pas du seigneur des «Bourgs»? Résidant sur la rive droite du fleuve, il se trouverait voir beaucoup mieux que les gens de la cité ce qui se passe au bout voisin de l'Étang. Des troupes débarquées dans l'anse de la Galère sont sous ses murs.

Cette réflexion nous entraîne à parler du port de Narbonne et de son complexe de bassins. La position stratégique au niveau des espaces européens, qu'occupe dès l'antiquité Narbonne, s'accompagne d'une très belle logique de site. La ville s'appuie à son sud-est sur la montagne calcaire de la Clape. Elle a immédiatement à son ouest les premières pentes des Corbières. Sous ses murs venait finir l'ensemble des étangs, bordé par les garrigues qui vont de Puech-Loubat à Berrière.

Les bateaux de haute mer pouvaient entrer dans cet ensemble par les trois *graus*: *Grazel* ou grau de Gruissan, grau de la Vieille Nouvelle ou grau de Narbonne, et grau de la Nouvelle<sup>14</sup>. Ils débarquaient leurs marchandises au port satellite de la Nautique, ou bien le transbordement se faisait à hauteur de l'île de l'Aute. Un canal avait été tracé avec le lit de l'Aude, qui se terminait au bout de l'Ardillon, langue de terre divisant les étangs. Des bateaux à fond plat remontaient donc les marchandises jusqu'au port intérieur, sur le fleuve, entre Cité et Bourg. Aujourd'hui, l'Aude

<sup>14</sup> *Nouvelle* est étymologiquement *navella* (labialisation du *a* sous l'influence de -v- subséquent).



Le système portuaire de Narbonne au Moyen-Age

ayant au XIV<sup>e</sup> siècle déplacé son cours de l'autre côté de la Clape, à la place du fleuve il y a le canal de la Robine <sup>15</sup>.

Toutes ces rives d'étang sont des plages. Le débarquement de *Deramed* s'explique comme un investissement des plages de tout l'ensemble portuaire, sur le cordon maritime, qui est à proprement parler l'Archamp, et à l'intérieur, dans la direction des agglomérations de Bages à l'ouest, de Sigean au sud et de l'Etang de l'Ayrolle. La tactique est neuve, superbement habile. Alors qu'on a toujours attaqué et quelquefois pris Narbonne par les terres et en débouchant des Corbières, *Déramed* conçoit le projet de la bloquer par la mer. Les combats des chevaliers chrétiens ont pour tâche de la dégager.

Pour si forte et nombreuse que soit une armée, elle ne peut cependant tout tenir d'une telle surface.

En fait, l'armée de *Deramed* se masse au plus près de la ville, et surtout du Bourg. Elle peut détacher des éléments qui redescendent vers le sud au-delà des étangs pour piller les campagnes de Sigean, Cap-de-Cest, Fitou. Ce que dit le poème: *les marches gaste, les alues comence a prendre . . .* (v. 16) <sup>16</sup>. Mais sa tâche principale est le blocus de la grande cité.

Ainsi s'explique la circulation des chevaliers francs vers Barcelone. Elle ne peut se faire qu'en fuyant le champ de bataille par le sud et en marchant sur la langue de sable déserte et sur la plage, à l'insu des Musulmans. Et naturellement de nuit, tant qu'on n'est pas sorti de cette «poche» qu'ils viennent de créer.

Or ce projet militaire n'est pas une invention épique. Il fut réellement mis en pratique si l'on se fie à Adémar de Chabannes. Nous citons *in extenso* ce texte-référence, dont on s'étonne qu'on n'ait pas encore tiré tout le parti qui s'impose:

Quo tempore Cordubenses Mauri per mare Gallicum subito cum multa classi Narbonae per noctem appulerunt, et summo diluculo cum armis in circuitu civitatis sese effuderunt; et sicut ipsi nobis retulerunt, sortilegium eorum eis promiserat prospere acturos et Narbonam capturos. At christiani quantotius corpus et sanguinem Dei a sacerdotibus accipientes communicaverunt, et praeparantes se ad mortem, bello invaserunt Sarracenos, et victoria potiti sunt, omnesque aut morte aut captivitate cum navibus et multis spoliis eorum retinuerunt et captivos aut vendiderunt aut servire fecerunt, et sancto Marciali Lemovicae viginti Mauros corpore enormes

<sup>15</sup> Cf. J. Caille, «Succès et soucis de la fortune narbonnaise», in *Histoire de Narbonne*, Toulouse 1981, pp. 142-7.

<sup>16</sup> *marches* n'est certainement pas *marchés*, mais désigne la *Marca Hispanica*; les *alues* sont les *alleux*, les biens seigneuriaux.

transmiserunt dono muneris. Ex quibus abbas Gosfridus duos retinuit in servitute, ceteros divisit per principes peregrinos, qui de partibus diversis Lemovicam convenerant. Loquela eorum nequaquam erat saracenisca, sed more catulorum loquentes glatire videbantur<sup>17</sup>.

On a remarqué la source thématique de G2: la taille et la force herculéennes de Rainouart, Maure vendu en esclavage. Pour ce qui est du G1, le chroniqueur limousin atteste le souvenir d'une attaque par mer partie de Cordoue qui se situe à Narbonne en 1119/1020<sup>18</sup>.

L'habitude a été prise de voir dans Deramed Abd-Ar-Rahmān I<sup>er</sup>, le premier émir andalou, du temps de Chrlemagne. Mais il y en eut trois autres. Le dernier, dit *Al-Murtadā*, mourut en 1018. Il est presque contemporain du débarquement à Narbonne. Le nom d'Abd-Ar-Rahmān est une constance qui nourrit le mythe, mais s'enracine dans l'histoire.

Adémar de Chabannes est avare de détails topiques. Il ne connaît pas le site de Narbonne et ne le représente pas. Il n'est intéressé que par les données spirituelles du conflit: prédiction diabolique d'un côté, secours de l'eucharistie de l'autre. Mais la représentation, nous pouvons la faire en comparant les données textuelles à la topographie concrète.

Nous nous trouvons ainsi devant deux mémoires. Celle qu'enregistre le chroniqueur ecclésiastique aquitain, qui est mémoire du fait. Et la mémoire circonstancielle qui aboutit au poème. Celui-ci connaît-il les lieux? Est-ce un 'poème localisé', sinon local?

### *Topologie de l'Archamp*

L'Archamp est un lieu de trois terrains. Deux bandes d'insécurité: une lisière de sable relativement large (le *sablun*) et un gravier (la *gravele*) qui est aussi un *pré*; plus la *certaine terre*, qu'on peut assimiler à un terrain rocheux et boisé. Ces trois terrains, on peut les reconnaître encore aujourd'hui au sud de la Clape, entre le petit étang de Mateille et Saint-Pierre-sur-mer. On peut en prendre l'expérience et comprendre pourquoi la série des combats utilise la bande médiane, où le gravier soutient les charges des chevaux et qui ressemble à un pré à cause de l'herbage

<sup>17</sup> Ed. J. Chavanon, Paris, 1987, 175.

<sup>18</sup> J. Caille, *loc. cit.*, 102.

parfois dru caractéristique de cette zone encore partiellement salée, mais où la plante trouve à s'enraciner. On comprend aussi le rôle de la hauteur calcaire avec ses anfractuosités, ses vallées, ses cuvettes. C'est le refuge, le lieu des replis des adversaires.

L'adjectif *certeine* signifie certainement cette sécurité. Le sens est autre dans le *Roland* d'Oxford où paraît plutôt désigné un domaine pyrénéen islamisé, celui des *Saratanīyyīn*. Le *Willame* n'est pas à cette échelle, et parle d'autre chose: du sol qu'occupent les combats. En d'autres poèmes épiques, le mot, entraîné par un succès qui le cliché, évacuera à peu près tout des deux références.

Autour des étangs de Narbonne la terre *certeine* est la Clape, prise à l'ouest par les Musulmans, mais aussi la garrigue derrière Bages, en bordure des Corbières. Du côté de la Clape, une référence est possible. Il est dit aux vers 381-2: *en une roche lez un regul de mer | la sunt dis mille de Sarrazins entre*. Le *regul* n'est pas un 'golfe', comme on l'a cru. En occitan *regol* désigne encore un canal d'irrigation. Ici c'est un chenal, un grau. S'il jouxte le rocher, ce ne peut être que le Grazel, vers Gruissan. Les Sarrasins ont dû forcer tous les passages, y compris celui qui les amène au plus près de la ville. *En une roche* désigne la Clape, où ils ont pris pied.

Du côté de Bages, nous allons trouver bien autre chose.

Mais posons d'abord la difficulté topographique majeure: celle de la fontaine auprès de laquelle meurt Vivien. Il n'y a pas de source possible sur l'Archamp: de vraie source, fraîche, d'eau potable. Un filet d'eau saumâtre s'échappe d'un rocher à même la plage, Vivien s'y abreuve et vomit. *Archamp* est très clairement *arsu-campu*<sup>19</sup>. On est en mai et la plage est déjà torride, d'autant plus que le vent ne souffle jamais. Autre trait «narbonnais»: la flotte de Déramed est immobilisée. Elle ne pourrait s'éloigner que par un coup de cers, le vent libérateur de Narbonne auquel Auguste avait fait dédier un autel.

Dans cette chaleur accablante, l'oasis de fraîcheur:

a la funtaine dunt li duit sunt mult cler,  
desuz la foille d'un grant oliver  
ad bers Willame quons Vivien trové

(v. 2011-2013)

<sup>19</sup> L'adjectif *ars*, sous la forme *arre* par assimilation, se trouve dans les *Gesta Karoli Magni apud Carcassonam et Narbonam*, éd. Schneegans, Halle 1898, p. 23 (texte occitan).

Où est-elle? Dans ce poème comme en d'autres, rien ne peut être insignifiant, répétons-le. Or, à cinq kilomètres de l'étang à vol d'oiseau, il y a *Fontfroide*<sup>20</sup>. L'abbaye bénédictine, comme toutes les autres, a été bâtie autour d'une source généreuse. Elle est illustre entre toutes. Placée au débouché des Corbières tout près de la «terre de Bize», elle était étape obligatoire vers la Catalogne où elle a essaimé: l'abbaye de Poblet, «Saint-Denis» de la maison royale d'Aragon, fut sa filiale.

Il est infiniment probable, si l'on continue à construire l'hypothèse d'un Archamp narbonnais, que Vivien meurt à Fontfroide, dans ce vallon délicieusement ombragé de *terre certaine*.

Ainsi est résolue la question pertinente que posait F. Lot<sup>21</sup>: le *Willame* est le récit d'un long martyre. Comment se fait-il qu'aucun sanctuaire n'y soit mentionné?

Le mystère de l'Archamp, c'est Fontfroide effacée. La 'volonté délibérée' va jusque là.

### *Le corps de Vivien*

Si la source auprès de laquelle meurt Vivien est bien la *font freda* de l'abbaye, c'est que l'abbaye conservait ses reliques.

Or nous devons compter avec une double absence.

L'une a des raisons tardives et anecdotiques. En 1594 le partage des biens monastiques en mense conventuelle et mense abbatiale fut une catastrophe documentaire. Les archives appartenant aux moines ont disparu. Celles qui revenaient aux abbés sont allées à Narbonne où la Révolution devait les détruire<sup>22</sup>. Nous ne savons donc rien des origines de Fontfroide. On date simplement de 1093 l'autorisation donnée par le vicomte Aymeric de Narbonne à un groupe de Clunisiens de l'installer près de la source sous le Roc.

L'autre est textuelle. Rappelons que les Païens transportent Vivien mourant hors de l'Archamp pour que son cadavre ne soit pas retrouvé par les Chrétiens. C'est ainsi qu'à travers *terre certaine*, il est conduit dans un vallon. La précaution est curieuse.

<sup>20</sup> On peut faire la route à pied, par le chemin qui suit le Valadou et contourne le Roc de Fontfroide. Il y faut moins de deux heures; vingt minutes au galop d'un cheval.

<sup>21</sup> «Le cycle de Guillaume d'Orange», *Romania* 53 (1927): 325-42, 449-73.

<sup>22</sup> F. Grèzes-Ruell, «L'abbaye de Fontfroide et son domaine foncier aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles», *Annales du Midi* 89 (1977): 253.

Le corps mutilé devrait au contraire être laissé en montre pour l'édification des ennemis<sup>23</sup>.

Le corps porte déjà le signe du sacré. Quand Guillaume le retrouvera — c'est seulement alors que l'olivier et la source auront jailli — il répandra la fameuse odeur de Paradis des cadavres de martyrs: *Plus suef fleereit que nule espese ne piment* (v. 1922). Il aura perdu toute trace vile de ses blessures. Il ne reste plus qu'une mention des quinze plaies auxquelles il survit miraculeusement. N'oublions pas qu'il est tombé le crâne crevé et que sa cervelle s'est répandue: on ne le dirait plus. Il survit le temps de recevoir de son oncle la communion: c'était nécessaire. Cet oncle l'emporte, enfin mort, sur l'encolure de son cheval. Mais voici que l'ennemi surgit. Il doit l'abandonner: *s'il comandad a deu*.

Et comme tout cela est conté sur la soudure des deux temps, la narration G2 emporte le récit. Nous ne saurons jamais ce qu'est devenu ce 'corps saint'.

Si l'on peut supposer avec grande vraisemblance l' 'invention' des reliques d'un héros-martyr, semblable à Roland, par les Bénédictins de Fontfroide, dans le lit historique du souvenir du débarquement de 1019-1020 (la dernière en date des incursions sarrasines au nord des Corbières), on est privé de la preuve de leur existence; et le texte lui-même semble curieusement effacer cette preuve en lui-même.

Or, dans ce poème en lambeaux recousus, le personnage de Vivien occupe un carrefour d'intertextualité du plus haut intérêt. Il est dit qu'il se battait au *champ de Sarraguce*<sup>24</sup>. Il y tua Alderufe, «décolla» les douze fils de Borel et enleva la «targe double» dont il fit cadeau à Guillaume, et celui-ci au couard Tedbald (v. 635-47).

Mais Vivien était aussi sous Orange, où l'ennemi était «Tedbalt l'Esturman», qu'il tua. Il avait avec lui Bernard de Bruban et le comte Bertrand (v. 666-76).

Le martyr de l'Archamp rejoint ainsi l'épopée d'ouest dans sa forme d'épisode de Baligant (siège et prise de Saragosse). L'allusion à Borel se relie au mystérieux fragment latin de la Haye. L'épisode d'Orange désigne la route que prendra G2; Bertrand

<sup>23</sup> J. Wathelet-Willem, *op. cit.*, p. 320, n. 189, a vu le problème. En s'autorisant de la *Vie Seint Edmund le Rei*, elle suggère qu'il s'agit d'interdire l'ensevelissement.

<sup>24</sup> La correction hyper-rationnelle de J. Wathelet-Willem en «champ de Mont Gironde», *op. cit.*, p. 799, nous paraît bien audacieuse.

de Septimanie arrive aussi bien du Fragment de la Haye que de l'épopée occidentale. Le héros Tedbalt, Musulman qui a le même nom que le comte franc couard, va être dans G2 *Tedbalt l'Escler* et *Tedbald le Clavon*, pour l'*Esclavon*<sup>25</sup>.

Mais Tedbald est surtout de façon troublante le héros principal du *Roman d'Arles*. Charlemagne lui-même le vainc une première fois. Mais Tedbald va chercher du secours auprès de son cousin Marcile, à Marseille. Charles devra descendre encore trois fois (de Paris) avant de prendre définitivement *Arle lo Blanc*<sup>26</sup>.

Dans cette épopée, que nous avons dans une transmission tardive et fort abîmée<sup>27</sup>, il y a un héros *Vezeian* (*Vizian*, *Verian*, *Virian*, *Varian*) qui vient à Paris après la mort des douze pairs à Roncevaux, accompagnant Guillaume en ambassade. Or nous connaissons ce *Vezeian* par une autre source: la *Passion de Sainte Porcaire* par Raimon Féraud, où il est dit qu'il mourut à Arles et que des milliers de Chrétiens périrent *en Aliscamps all vas de Vezeian*<sup>28</sup>.

Le *Roman d'Arles* est un manuscrit de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. L'œuvre de Raimon Féraud est d'une cinquantaine d'années antérieure à la compilation de Bertrand Boysset où il se trouve. Nous avons dans cet ensemble textuel provençal la preuve que tout au long des années 1300 il existait aux Alyscamps d'Arles un «tombeau de Vezeian», héros de la geste guillaumienne; Arles avait «naturalisé» un Vézian.

Nous voilà donc pourvus de trois lieux de bataille fatale où sous les coups des Musulmans tombent des héros chrétiens: *L'Archamp* que nous localisons à Narbonne, *Arles* où sont réellement les Alyscamps, et *Orange*, où après G2, l'épopée de Guillaume placera ces mêmes Alyscamps.

Dans cette trilogie des lieux, la quasi homophonie de deux noms de personnes attire l'attention: *Vivien*, *Vezeian*. On peut penser qu'il s'agit de deux noms distincts, remontant à deux

<sup>25</sup> Nous avons ailleurs («Jeux onomastiques sur la frontière», *Cahiers de Praxématique*, n. 8 (1987), p. 88) mis en lumière le rôle du faux-préfixe *Es-* comme générateur de noms de Musulmans dans le *Roland* d'Oxford. Ici *Escler* et *Esclavon* désignent le slave musulman, l'un des aspects du jeu politique espagnol qui avait le plus frappé les Francs.

<sup>26</sup> Le nom est un calque évident de la désignation traditionnelle de Saragosse, *Saraqusta al-Baydā'* en arabe.

<sup>27</sup> *Le Roman d'Arles* publié en entier pour la première fois d'après le manuscrit de M. Paul Arbaud par C. Chabaneau, Paris 1889.

<sup>28</sup> Cf. citation de Chabaneau, *ibid.*, p. 58-9.



étymons: VIDIANU et VIVIANU<sup>29</sup>. Mais on ne peut non plus imaginer que la similitude n'ait joué aucun rôle dans l'intertextualité épique.

Ne négligeons pas le fait que *Vivien* soit inconnu de la textualité occitane, où par contre, chez Guerau de Cabrera son nom est confirmé comme *Vezeian*<sup>30</sup>. Ni celui que deux fois dans G2, comme ultérieurement dans *Aliscans* et la *Chevalerie Vivien*, la forme française *Vivien* assonne en *-an*<sup>31</sup>.

Si, par simple logique de carte linguistique, on admet, avec tant de chercheurs depuis Gaston Paris, qu'une geste prenant le pays d'oc pour cadre a dû avoir une première forme occitane, l'opinion s'établit que le héros est unique, qu'il s'est d'abord appelé *Vezeian* et que la francisation l'a transformé en *Vivien*.

De cette transformation, les données ont déjà été réunies par Suchier<sup>32</sup>. Combattue par F. Lot<sup>33</sup> et Bédier<sup>34</sup>, la thèse a été reprise de façon décisive par Rita Lejeune<sup>35</sup>. Le personnage de l'épopée guillaumienne aurait été recouvert par Vivien, abbé laïque de Tours en 844 et qui mourut dans un combat contre les Bretons de Nominoë le 24 août 851.

D'après les *Annales aquitaines*, ce combat fut celui de Charles le Chauve lui-même, honteusement vaincu au terme de trois journées. Vivien de Tours fut abandonné sur le champ de bataille; son corps fut dévoré par les loups: martyr sans reliques lui aussi.

L'assimilation *Vezeian-Vivien* nous place devant trois points d'ancrage du culte d'un héros martyr: Fontfroide (à cause de l'Archamp), Arles (à cause des Alysamps), Tours (à cause de son saint évêque). La simple mention du *vas de Vezeian* chez Raimond Féraud ne nous autorise pas à penser que dans le cimetière sacré entre tous, au bord de la Crau, il y ait jamais eu autre chose qu'un lieu dit; pour le culte, un cénotaphe. A Tours le corps dévoré de Vivien ne pouvait être ramené. A Fontfroide, nous l'avons dit, textuellement le corps est laissé absent.

<sup>29</sup> Cf. F. Pirot, *Recherches sur les connaissances littéraires des troubadours occitans et catalans des XIIe et XIIIe siècles*, Barcelona 1972, p. 312, et J. Wathelet-Willem, *op. cit.*, p. 702.

<sup>30</sup> Pirot, *id.*, p. 381.

<sup>31</sup> J. Wathelet-Willem, *id.*, p. 700.

<sup>32</sup> «Vivien», in *ZRPL* 39 (1905): 641-82; «Nochmals die Vivien Schlacht», *ZRPh* 33 (1909): 41-57 et 34 (1910): 343-48.

<sup>33</sup> «Vivien et Larchamp», *Romania* 35 (1906): 258-75; «Encore Vivien et Larchamp», *ibid.*, 38 (1909): 559-602.

<sup>34</sup> *Légendes épiques*, I, p. 360, n. 1.

<sup>35</sup> D'après J. Wathelet-Willem, pp. 526-8.

L'accumulation des effacements est bien singulier. Le corps de Vezeian-Vivien ne serait-il pas absent tout simplement parce que, dans l'épaisseur textuelle entre XII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, où tous les arrangements du mythe sont possibles selon des intérêts monastiques, il a été un corps disputé, mobile, et en définitive perdu?

*Deux langues, trois strates textuelles, un héros fantôme*

Nous pouvons sur cette question bâtir le schéma d'une structure hypothétique du texte Vezeian-Vivien:

1°. Au départ, sans doute au tout début du XII<sup>e</sup> siècle, alors que les Clunisiens viennent de s'installer à Frontfroide, l' 'invention' à partir du souvenir du débarquement sarrasin de 1019-1020, des reliques du héros Vezeian, et très certainement un poème en occitan. La situation thématique, linguistique et chronologique de ce texte peut être dessinée, nous semble-t-il, en parallélisme avec la filiation que nous avons établie entre la *Chanson de Sainte Foy* et le *Roland* normand d'Oxford<sup>36</sup>. Il s'agit du martyr d'un guerrier de Dieu dans la lutte contre les Musulmans. Son culte donne matière à une composition en laisses chantées et dansées par des pèlerins. La langue est une 'langue des chemins', un occitan artificiel et transdialectal mis au point entre les Bénédictins de Conques et ceux de la «Frontière» (il est remarquable que l'occitan de *Sainte Foy* se compose partiellement de formes méridionales qui nous adressent à la région des Corbières). Le texte, antérieur à 1120, appartient à la strate pré-normande de la *Chanson de geste*, encore très proche de la *Chanson de Saint*.

2°. Un déplacement dont nous ne connaissons pas la date, mais qui est acquis au début du XIV<sup>e</sup> siècle, du héros Vézeian, mais aussi de thèmes et personnages qui lui sont attachés, dont Tedbald l'Esclavon ou l'Africain, vers les lieux de culte d'Arles sur le chemin de Saint-Jacques. L'Archamp devient ainsi la plaine de la Crau; le nom du cimetière qui jouxte Saint Honorat favorise la reconstruction mystique: *Ar-camp* est transformé en *Alis-camp*. La langue demeure l'occitan, mais nous ne la connaissons plus qu'à travers une provençalisation secondaire. Le texte du *Roman d'Arles*, provençalisé, est de plus tellement abîmé par la trans-

<sup>36</sup> Cf. «Le secret de la formule de composition épique», *art. cit.*

mission qu'il rejoint la prose et ne permet aucune reconstitution de poème cérémoniel. Mais la cérémonie de Vezian aux Alyscamps a bien dû être au moins esquissée en projet. Les intérêts de Saint Honorat ont en somme volé un texte à Fontfroide, comme les abbayes du Chemin se volaient sans scrupules les reliques des saints utiles.

3°. Une contamination onomastique *Vezian-Vivien*, dont l'origine est certainement dans les intérêts monastiques de Saint-Martin de Tours, autre étape importante du Chemin. Elle est de plein sens historique si l'on considère le lieu du martyr et ses circonstances. L'avance de Nominoé entre 845 et 851 est une très grande affaire pour le pouvoir carolingien et pour l'Eglise. Le « prince » breton est soutenu par son clergé, il demande le pallium pour l'évêque de Dol. La réaction part surtout de Tours, dont la juridiction est infirmée. L'armée armoricaine, sur laquelle les Francs appellent le châtement céleste, occupe Nantes et pousse jusqu'en Vendômois<sup>37</sup>. Elle est sur le terrain de cette Marche de Bretagne dont le souvenir a traversé les siècles.

Au XII<sup>e</sup> siècle, la Marche est l'enjeu de la lutte entre Normands et Capétiens. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet en commentaire du texte épique. Il faudrait en particulier repérer dans le texte d'Oxford, de la mise en évidence d'un 'normandisme' du héros Roland à la mention de *l'orée flamme* du Vexin passée à Saint-Denis, tout ce qui est allusion politique 'chaude' à ce territoire déchiré et contesté<sup>38</sup>. Retenons la fonction symbolique qu'il assume dans le texte, et qui institue un rapport d'arrière-plan entre *Marca Britannica*, *Marca Hispanica* et cette autre marche de l'Empire qu'est le royaume débasquisé de Navarre. L'aspect le plus criant de ce parallélisme est dans *Gormont et Isembard*, où les Bretons (d'outre-Manche) sont devenus des Sarrasins.

L'aventure du nom de *Vezian* transformé en *Vivien* s'explique au croisement de la politique bénédictine appuyée sur Tours et de celle de son allié dans toute l'Europe, le pouvoir normand.

4°. Un déplacement du Narbonnais à la région rhodanienne et à Orange, dont G1 et G2 nous informent. Pour réussir ce déplacement, il a fallu effacer Narbonne et Fontfroide, ce qui a été

<sup>37</sup> Cf. *Histoire de Bretagne*, sous la direction de J. Delumeau, Toulouse 1969, p. 131.

<sup>38</sup> Nous ne pouvons ici que renvoyer à notre *Epopée de la Frontière*, à paraître, où ce repérage est fait.

fait de façon maladroite et apparente, comme on l'a vu. Il a fallu démarrer *l'Archamp*, lieu désormais indécidable. A quel moment, par quel accident, ce déplacement a-t-il coïncidé avec celui qui faisait mourir Vivien sous Arles? A quel moment s'est-il appuyé sur le nom du martyr de Tours? Nous ne le savons pas.

Mais nous pouvons désigner un nœud d'histoire qui pourrait être un nœud textuel. A. de Mandach nous semble l'avoir découvert quand il a supposé une traduction de l'oc à l'oïl du *Guillaume*, par commande de Calixte II<sup>39</sup>. Ce pape clunisien vécut trente-trois ans entre Montpellier et le Rhône. Il arbitra en particulier en faveur de Gellone le différend qui opposait cette filiale à l'abbaye mère d'Aniane: c'était en 1119. Il venait d'être élevé à la tiare.

Nœud d'histoire, disons-nous.... Calixte II était Gui de Bourgogne, depuis 1088 évêque de Vienne en Dauphiné. Sa sœur Constance avait épousé Alphonse VI de Castille et Léon. De ce mariage était née Urraca, épouse en seconde nocces d'Alphonse I<sup>er</sup> d'Aragon. Familialement engagé dans la Reconquête chrétienne d'Espagne, Calixte II l'était aussi comme Clunisien, le quatrième de son ordre à occuper le Saint-Siège. Il joua un rôle central dans la Croisade qui amena les Gascons de Gaston de Béarn et les Normands de Rotrou du Perche à prendre Saragosse en 1118. C'est lui qui réunit le Concile de Toulouse où elle fut décidée. Placer dans sa décision le texte qui réunit G1 et G2, c'est en quelque sorte donner une suite littéraire à cet épisode historique final, qui scelle le long désir des Chrétiens descendant décennie après décennie, tout au long du XI<sup>e</sup> siècle, la vallée de l'Ebre, ce désir qui résonne dans la Chanson de Roland.

L'utilisation et la falsification d'un texte antérieur sont à comprendre dans ce passage politico-culturel. Le nouveau texte est normand, et devait échouer en Anglo-Normandie. Le *Roland* aussi est normand, et a la même destination géographique. Nous sommes de ceux qui pensent qu'il transforme un texte occitan de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, et nous donnons à cette transformation une date proche de celle de la prise de Saragosse<sup>40</sup>. Calixte II n'est donc pas seul à avoir recours à un auteur normand. Mais

<sup>39</sup> «La genèse du Guide du pèlerin de St Jacques, Orderic Vital et la date de la Geste de Guillaume», *Mélanges Rita Lejeune*, Gembloux 1969, pp. 811-27.

<sup>40</sup> Nous pensons dans *l'Épopée de la Frontière* prouver qu'elle est plus spécialement liée à Tudèle, à ce moment-là. La thèse ancienne de P. Boissonnade, *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, Paris 1923, doit être reprise, réexaminée et corrigée en ce sens.

alors que le poète qui, vers cette époque, récrivait le *Roland* selon la *Geste* du Normand Tuoldus, très probablement en Navarre, était un artiste de génie, celui-ci ne fit qu'un rafistolage grossier qui laisse voir censures et sutures.

Reste à donner les raisons de l'opération qui ruine d'autorité pontificale les prétentions de Fontfroide à avoir son héros-martyr, efface l'un des plus hauts épisodes de l'histoire narbonnaise, et a l'énorme conséquence littéraire de faire passer dans la production littéraire d'oïl un thème central de la conscience septimaniennne. Descend-on au niveau d'une anecdote insuffisante si l'on allègue le mariage à une date probable de 1129-1130<sup>41</sup>, de Guilhem d'Aumelas, le fils aîné de Guilhem V de Montpellier avec Tiburge comtesse d'Orange? La famille des Guilhem protégeait Gellone, elle trouvait dans la personne de Guillaume au Court-Nez une sorte de héros éponyme. Les intérêts de cette grande lignée, qui a tant fourni à la reconquête dans la *Marca Hispanica*, ne sont probablement pas la seule raison de ce transfert des exploits de Guillaume de Narbonne à Orange, mais ils sont perceptibles. On peut fonder sur eux une part d'hypothèse.

En tout cas, s'ils ont joué, ils ne servaient pas une nouvelle maison monastique. Il n'y en a pas à Orange, qui n'était pas étape du Chemin. C'est sans doute pour cela que le corps de Vezian-Vivien, suivant le voyage mythique dans le souvenir de son oncle Guillaume, n'a été recueilli nulle part, et rétro-activement est devenu un corps absent. L'Archamp, du même coup démarré, s'est noyé dans la dérive textuelle. Il a cédé aux Alysamps, bien situables dans le *Roman d'Arles*, en occitan et dans les intérêts de Saint Honorat, incertains si on les désigne depuis Orange en français et dans le cycle épique ultérieur.

L'affaire était montpelliéraine. Elle était bien normande aussi. L'historien qui enregistra les mythes du sentiment dynastique normand nous en avertit. Orderic Vital dans sa *Vita Sancti Wilhelmi*, insérée dans l'*Historia ecclesiastica*, prouve l'existence d'une chanson de la geste Guillaume: *vulgo canitur a jocularibus de illo cantilena*; avoue qu'elle n'offre pas toute sécurité: *sed jure praeferenda est relatio authentica*; et donne le label d'authenticité à la localisation sous Orange du combat final contre les Sarrasins: *Deinde a Carolo dux Aquitaniae constituitur* [Guil-

<sup>41</sup> Cf. la discussion sur cette date in W. T. Pattison, *The Life and Works of the Troubadour Raimbaut d'Orange*, Minneapolis 1952, p. 11.

laume], eique delegatio contra Theobaldum regem et Hispanos et Agarenos injungitur. Alacriter Septimaniam ingressus, Rhodanum transivit, Arausicam urbem obsedit, et fugatis inuasoribus eripuit <sup>42</sup>.

ROBERT LAFONT  
Université de Montpellier

<sup>42</sup> Ed. Le Prévost, III, 5,6.